

## *Judith Avenel*

Suite à une formation effectuée à l'école des Beaux-Arts de Bordeaux et validée par l'obtention du DNSEP (Diplôme national supérieur d'expression plastique) en 1995, Judith Avenel a développé son art au travers notamment de séjours en Afrique de l'Ouest, de projets artistiques et de workshops. Parallèlement, elle a dispensé des enseignements artistiques, pratiques et théoriques, à l'Ecole nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux et à l'université de Bordeaux 3. Judith Avenel vit et travaille à Cenon. Elle a interrompu ses activités professionnelles pour se consacrer entièrement à sa création et à sa recherche en effectuant aujourd'hui une thèse sur son travail plastique.

Le corps, le fragment de corps moulé, parfois photographié, sa trace gardée sont devenus l'enjeu et le matériau privilégiés du travail de l'artiste comme principe de départ et comme socles d'interrogation. Celui-ci se regarde comme les bribes d'une mémoire où coexiste un double mouvement : le contact et la séparation, la perte ; la présence et l'écart, l'absence.

L'empreinte d'un corps aimé, sa trace arrêtée, « médusée », figée dans le moule, saisie en un seul instant par un geste de prise et d'arrêt (prise de vie et « arrêt » de mort) se substitue à son absence. Corps pétrifié, « momifié », la présence de l'empreinte signale que rien ne sera plus jamais comme avant : le moule est l'absence même, mais présente, du modèle. Le moulage dit ce qui est. Il dit le « mort » par son empreinte vivante : ce que l'artiste a moulé, ou photographié, cet « incomparable air de vie », a disparu. Irrémédiablement.

Ses œuvres sont marquées par cette tension notamment dans le choix des matériaux précaires et fragiles (cire, terre, plâtre, papier mâché, etc.). C'est par le travail en série et par l'installation sculpturale mêlant parfois, photographie et vidéographie que l'artiste nous renvoie à l'humilité intrinsèque et inexorable de la condition vulnérable, imparfaite du corps.

« Reposant sur le moulage du corps et l'empreinte, Judith Avenel met en scène le rapport au temps qui passe, à la mémoire et à l'absence, à rebours d'une société qui tend à nier le corps au naturel, à lisser les marques du temps sur les visages, à ajourner la mort. Répétitions, suites et séries, altérations et manques, les empreintes de corps questionnent le rapport que nous entretenons avec le temps, le dépérissement, la mort, la mémoire. Pointeurs critiques de la tension entre corps idéal et corps singulier, ils construisent une résistance à sa banalisation cosmétisée et proposent de penser, de vivre autrement la disparition, la perte ». Hélène Saule-Sorbé (Professeure d'Arts plastiques, université Michel de Montaigne, Bordeaux<sup>3</sup>)

# *Temps, absence et mémoire. Un Memento mori*

Je dédie cette exposition à la mémoire de ma grand-mère.  
Transmise, la vie continue.

Force est de constater dans mon travail des successions d'états et d'expériences fragmentées où sans cesse le corps est mis en chantier ; le corps dans son imperfection, ses lésions irréversibles, sa réalité qui ne peut échapper. D'un côté l'impérieuse nécessité de multiplier, conserver, et entasser des kyrielles de moulages, des fragments de corps moulés. De (re) trouver et faire apparaître la présence qui va disparaître pour ne pas oublier. Mouler, photographier pour faire vivre et revivre. Des sortes de reliques. Rassembler mes « restes » pour ne pas perdre.

Pourtant, toujours aussi de l'autre côté, traverser ce qui n'est déjà plus, se construire et accepter. Tout au moins apprendre à accepter. Se détacher ? Abandonner ? Renoncer ? L'impossibilité de ralentir le cycle du temps impose toujours, dans l'expérience et le sentiment, une urgence. Condamné à agir dans et avec le temps, l'empreinte est le *work in progress* du corps, de la mort tégumentaire. Les bustes de femmes à différents moments de leur vie révèlent la transformation de leurs corps : moulés, ils sont matrices d'une vie mais la « mort » aussi travaille, sculpte, creuse ces corps qui deviennent formes d'empreintes. C'est la figure du temps sans concession, celle de l'entropie progressive, celle de l'âge qui s'inscrit dans le corps, faisant « descendre » les chairs, mais aussi celle de la matière des fragments de plâtre disposés au sol. L'empreinte travaille, endémique et engendre progressivement leur recouvrement, leur transformation et parfois leur disparition. De ces fragments moulés ne restent alors parfois qu'une mémoire en mouvement ou en devenir.

Progressivement mon travail va vers un effacement de la figuration : le corps s'effondre, réduit à une dépouille. « Peau enlevée », présence du corps en creux. Dépouille calcinée ? Stèle déplacée ?

Quelque chose part, qui se décompose, qui échappe : la forme est en travail, la mémoire est en mouvement. Tout est fragile. Incertain. Moule en creux, la matrice nous met en présence d'une trace, d'une absence ou encore d'une transformation du passage d'une forme à une autre. La trace apparaît en creux, noire. Résidu d'une substance brûlée. La figuration s'inscrit ici comme ce qui n'est pas donné à voir, comme ce qui s'absente.

Mon travail est résistance – résistance du plâtre à l'érosion, résistance de la terre séchée à l'éclatement, résistance à la perte, résistance du corps à la mort.

Les choix plastiques, les formes, figures qui s'accumulent affirment un besoin de contradictions, d'ambivalences et de dualités. Ces traces, empreintes, attestent d'un passage et d'une présence dont je refuse qu'ils passent, s'effacent. La séparation définitive est insupportable. C'est dans la présence du buste posé, devenu fragment de mémoire et dans son absence que se dialectise alors l'inacceptable et devient possible son acceptation.

Ma posture est toujours celle d'une opératrice inquiète, expérience sans cesse transformée par le regard qu'elle impose. Rien n'est dit une fois pour toutes. Tout reste à l'épreuve. Tendue toujours entre une pulsion qui regarde en arrière et une avancée qui l'englobe, mon travail entretient un dialogue constant entre le déjà plus et le pas encore. Rien ne s'arrête, rien ne se définit de façon satisfaisante. C'est une réalité qui se fait à travers celle qui se défait. Une avancée se tisse sur ce qui s'use, se détisse ou se troue. Ma recherche plastique pose un regard mélancolique sur les choses qui changent, qui passent et qui nous échappent. Les questions ne se résolvent pas, mais se relancent et prolifèrent. En contradiction, en doute et toujours en résistance pour donner du sens. Faire contrepoids à cette ombre omniprésente. Un « Memento mori ».

Chercher à ne pas tomber. Rester droite. Accepter le vertige. Survivre et recommencer toujours. Choisir dans les différentes ouvertures possibles, à travers le cortège des images, des figures, des choses obsédantes.

Marguerite :

Il perçoit encore les couleurs. Des souvenirs colorés. Ce n'est pas une nature auditive. Son imagination est purement visuelle... c'est un peintre... trop partisan de la monochromie. (*Au Roi.*) Renonce aussi à cet empire. Renonce aussi aux couleurs. Cela t'égaré encore, cela te retarde. Tu ne peux plus t'attarder, tu ne peux plus t'arrêter, tu ne dois pas. (*Elle s'écarte du Roi.*) Marche tout seul, n'aie pas peur. Vas-y. (*Marguerite, dans un coin du plateau, dirige le Roi de loin.*) (...) Tu peux passer, passe... Mais non, les pâquerettes ne chantent pas, même si elles sont folles. J'absorbe leurs voix ; elles, je les efface !... Ne prête pas l'oreille au murmure du ruisseau. Objectivement, on ne l'entend pas. C'est aussi un faux ruisseau, c'est une fausse voix... Fausses voix, taisez-vous. (*Au Roi.*) Plus personne ne t'appelle. Sens, une dernière fois, cette fleur et jette-la. Oublie son odeur. Tu n'as plus la parole. A qui pourrais-tu parler ? Oui, c'est cela, lève le pas, l'autre. Voici la passerelle, ne crains pas le vertige. (*Le Roi avance en direction des marches du trône.*) Tiens-toi tout droit, tu n'as pas besoin de ton gourdin, d'ailleurs tu n'en as pas. Ne te baisse pas, surtout, ne tombe pas. Monte, monte. (*Le Roi commence à monter les trois ou quatre marches du trône.*) Plus haut, encore plus haut, monte, encore plus haut, encore plus haut, encore plus haut. (*Le Roi est tout près du trône.*) Tourne-toi vers moi. Regarde-moi. Regarde à travers moi. Regarde ce miroir sans image, reste droit... Donne-moi tes jambes, la droite, la gauche. (*A mesure qu'elle lui donne ces ordres, le Roi raidit ses membres.*) Donne-moi un doigt, donne-moi deux doigts... trois... quatre... cinq... les dix doigts. Abandonne-moi le bras droit, le bras gauche, la poitrine, les deux épaules et le ventre. (*Le Roi est immobile, figé comme une statue.*) Et voilà, tu vois, tu n'as plus la parole, ton cœur n'a plus besoin de battre, plus la peine de respirer. C'était une agitation bien inutile, n'est-ce pas ? Tu peux prendre place.

*Disparition soudaine de la reine Marguerite par la droite.*

*Le roi est assis sur son trône. On aura vu, pendant cette dernière scène, disparaître progressivement les portes, les fenêtres, les murs de la salle du trône. Ce jeu de décor est très important.*

*Maintenant, il n'y a plus rien sur le plateau sauf le Roi sur son trône dans une lumière grise. Puis, le Roi et son trône disparaissent également.*

*Enfin, il n'y a plus que cette lumière grise.*

*La disparition des fenêtres, portes, murs, Roi et trône doit se faire lentement, progressivement, très nettement. Le Roi assis sur son trône doit rester visible quelque temps avant de sombrer dans une sorte de brume.*

RIDEAU

*Paris, 15 octobre-15 novembre 1962<sup>1</sup>.*

---

<sup>1</sup> E. Ionesco, *Le Roi se meurt*, Paris, Gallimard, collection Folio, avril 1989 (1<sup>er</sup> dépôt légal : février 1973), pp. 135-137.